

Tangi Villerbu

Gustave Aimard traverse l'océan, ou de l'utilité des mythes

Gustave Aimard demeure le plus connu des auteurs français de littérature populaire à s'être spécialisé dans le registre spatial de l'Ouest américain, dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle¹. Dans le même temps qu'il produisait des dizaines de romans en France se développait aux Etats-Unis par le biais des *dime-novels* une littérature populaire de l'Ouest mais cette fois-ci autochtone. A priori, un Français comme Aimard, qui développait une vision de l'Ouest peu en rapport avec celle des Américains tant elle tenait souvent d'une défense de l'Ouest pré-américain, n'avait pas sa place dans le monde éditorial d'outre-Atlantique. Or il fut, entre les années 1860 et la fin des années 1880, abondamment publié aux Etats-Unis en même temps qu'en France. Il faut donc chercher son succès pour une part ailleurs que dans ses oeuvres. L'étude de la construction de la figure mythique d'Aimard, lui-même aide à comprendre comment ses romans ont pu des deux côtés de l'Atlantique remporter un tel succès, en même temps qu'il permet de déceler la force du récit de l'Ouest : un espace suffisamment exceptionnel pour que le simple fait d'en avoir fait l'expérience distingue l'individu.

La vie d'Olivier Gloux, plus célèbre sous son nom de plume de Gustave Aimard, n'est connue pour l'essentiel que par ce que lui-même a bien voulu en dévoiler, et il est difficile de faire la part du roman et du réel. Aimard s'identifie à ses romans, il s'est créé une vie de papier², laissant éparses parmi ses oeuvres des annotations telles que celle-ci :

« Bien des fois pendant nos courses aventureuses sur le continent américain, marchant au hasard pendant ces belles nuits si pleines de charmes que rien ne peut faire comprendre à ceux qui ne les ont pas ressenties, nous nous sommes laissés aller aux douces sensations que nous éprouvions; nous isolant et nous absorbant en nous-même, nous tombions dans un état de béatitude dont rien n'avait le pouvoir de nous tirer. »³

Apparemment engagé dans la marine en 1835, il déserte dès 1838 à Vera Cruz, au Mexique. De là il serait remonté vers le nord et aurait vécu plusieurs années dans ce qui allait devenir le Sud-Ouest des Etats-Unis, affirmant tantôt avoir été baleinier en Californie, tantôt avoir fait du commerce avec les Indiens Têtes-Plates, et, après un intermède français suffisant pour vivre les barricades de 1848⁴, tantôt avoir participé aux expéditions que le comte de Raousset-Boulbon a mené de 1852 à 1854 pour obtenir une concession en Sonora. Il aurait en outre eu le temps, entre ses deux séjours américains, d'arpenter l'Espagne, la Turquie et la Caucase, « où il fit la guerre »⁵. L'essentiel ne réside pas en fait dans l'hypothétique réalité des faits mais dans la force du discours qu'il a lui-même mis en branle et qui fait de lui un aventurier, un grand témoin. C'est de là qu'il tire sa place sur la scène littéraire française et internationale.

En 1858 paraît son véritable premier roman, *Les Trappeurs de l'Arkansas*, qui comme il est d'usage, avait dans un premier temps paru en feuilleton dans un périodique spécialisé, en l'occurrence *Le Voleur illustré*⁶. Le succès est tel que cette même année, Aimard en publie trois autres, *Le Grand Chef des Aucas*, *Le Chercheur de pistes*, et *Les Pirates des prairies*. Le mouvement est lancé et jusqu'à sa mort en 1883, Aimard écrit plus de 50 romans. Adeptes des héros récurrents (Valentin Guillois, Coeur Loyal...), Aimard sait aussi déplacer ses intrigues sur l'ensemble du continent américain, de l'Argentine de Rosas aux Antilles des flibustiers. C'est pourtant l'Ouest qui demeure son terrain littéraire privilégié, et c'est par lui qu'il atteint la célébrité. Mais c'est un Ouest qui demeure le champ d'action de Français ou de Canadiens, c'est un Ouest où peuvent se déployer les aptitudes nationales française sans doute plus que celles des Américains. L'Ouest est chez Aimard un lieu où sont en jeu les identités nationales européennes aussi bien qu'américaines. Aimard s'inscrit de ce fait pleinement dans un courant européen de littérature populaire de l'Ouest.

Il partage avec son compatriote Gabriel Ferry, le Britannique Mayne Reid et l'Allemand Friedrich Gerstäcker une expérience d'un même espace durant une même période : entre Mississippi et Pacifique, les quatre Européens ont vécu une partie de leur vie des années 1830 au début des années 1850. Ce sont des migrants qui, une fois revenus de leur destination, ont choisi de transposer leur expérience dans la fiction plutôt que dans le récit de vie, portés par l'essor de la lecture de masse et corrélativement de l'édition populaire dans chacun de leurs pays. S'ils sont revenus, c'est que leur installation aux Etats-Unis ne leur avait jamais sans doute semblé définitive. En effet, chacun est porteur d'un double imaginaire. D'une part ils participent d'un mythe du renouveau de soi en Amérique⁷, et d'autre part ils ne peuvent pas - et ne veulent pas - se détacher de leur propre identité nationale. Chacune de leurs oeuvres est porteuse de cette tension, entre Ouest libérateur et patrie indéniable. Tout se passe comme si la création d'une nouvelle identité américaine était à la fois recherchée et repoussée, comme si chacun voulait concilier, à sa manière, le pays neuf et les racines. Chaque migrant sans doute connaît de tels questionnements⁸, et ces quatre-là les ont retranscrits et transmis.

Sans doute l'ont-ils fait car ils étaient persuadés d'avoir vécu quelque chose qui méritait d'être partagé, d'être mis sur le devant de la scène. Les années 1830 et 1840 sont devenues à leurs yeux une sorte d'âge d'or d'un Ouest où une mobilité géographique et professionnelle extrême était possible et permettait une sorte de libération de l'individu, tandis que la guerre du Mexique devenait le symbole de la force de la nouvelle nation américaine. La découverte de l'or californien est peu présente dans leurs récits, comme si elle marquait le début d'une période plus noire de l'histoire de l'Ouest : eux ont vécu avant, au temps des possibles et non du chaos et de l'industrie. Mais ces possibles, chacun les interprète à sa façon et deux courants se forment. D'un côté Ferry et Aimard développent un récit de l'Ouest pré-américain idyllique, et de l'autre Mayne Reid et Gerstäcker n'envisagent de Nouveau Monde que sous la bienfaisante domination nationale américaine. Les deux récits possibles cohabitent pour former le flot européen de littérature de l'Ouest. Gustave Aimard, en même temps qu'il s'inscrit dans une logique collective, devient pourtant un héros singulier, par la force du mythe qui l'entoure et lui assure le succès.

Gustave Aimard est un auteur qui n'est jamais sorti du champ de la littérature

populaire. Ses romans, dont les publications en feuilletons dans des journaux aussi variés que *Le Voleur illustré*, *Le Moniteur universel*, *La France*, *Le Siècle*, *Le Musée des familles*...annoncent normalement la parution en volume, sont pris en charge par l'édition spécialisée. De son vivant, Gustave Aimard ne traite qu'avec trois maisons. Il trouve d'abord une place chez Amyot, dès ses premiers romans de 1858. Entre 1864 et 1866, il fait paraître en parallèle à son travail pour Amyot quatre oeuvres chez Cadot. En 1865, il publie une nouvelle chez Dentu, qui annonce peut-être un tournant éditorial : en 1870, les trois récits qui constituent le triptyque *La Forêt Vierge* sont édités par Dentu, et bien qu'en 1873 *Les Titans de la mer* soient encore donnés à Amyot, la page est tournée. A partir de ces années et jusqu'à sa mort en 1883 - et même au-delà pour quelques romans posthumes - , Dentu reprend le fonds Amyot et devient le seul éditeur d'Aimard.

Amyot, Cadot, Dentu : tous trois sont de clairs spécialistes de la littérature populaire. Or Aimard, contrairement à Gabriel Ferry avec Hachette, n'a jamais eu les « honneurs » d'une maison qui l'aurait sorti de ce champ restreint en terme de prestige mais particulièrement large en terme d'audience. Il est toujours demeuré fidèle, par choix ou par cantonnement culturel, à un même format d'édition auquel il d'identifie entièrement. Il s'insère dans une structure parfaitement pérenne. La présentation qu'Amyot fait de l'auteur et de son oeuvre en 1858 afin de lancer le nouveau produit sur le marché marque ainsi le début d'une tradition :

« Ce ne sont donc pas des romans que M. Aimard écrit aujourd'hui, c'est sa vie qu'il raconte, ses espoirs déçus, ses courses aventureuses. Les moeurs qu'il décrit ont été les siennes, les Indiens dont il parle, il les a connus. En un mot, il a vu, il a vécu, il a souffert avec les personnages de ses récits ; nul donc mieux que lui n'était en état de soulever le voile qui cache [les moeurs des Sauvages d'Amérique]. »⁹

Aimard est présenté dès ses débuts dans sa double posture d'aventurier des Amériques et de romancier populaire. Il s'agirait en quelque sorte d'un témoin extraordinaire qui aurait décidé, plutôt que d'écrire un unique récit de vie, d'offrir sans cesse une matière narrative d'exception. Et sa place est donc au sein de la littérature populaire, il doit se faire le vecteur de l'ailleurs dans les classes les plus nombreuses de la population. La posture est somme toute logique dans le contexte français : créer un auteur qui soit lui-même un personnage de ce qu'il écrit permet à la fois d'assurer la légitimité de publications qui en ont besoin et d'asseoir les ventes sur la réputation fantastique de l'écrivain. Plus étonnant est le destin américain de la figure d'Aimard et de ses oeuvres.

Un an après le lancement en 1860 par Beadles des *dime novels*, qui créent aux Etats-Unis une littérature populaire *western*¹⁰, une revue de Boston, le *Living Age*, publie en effet un long article qui présente Aimard au public américain en l'intégrant à un groupe d'écrivains de l'Ouest qu'il surpasse tous en qualité mais sans lesquels ses oeuvres passeraient sans doute inaperçues. En rendant compte du *Grand chef des Aucas*, de la trilogie consacrée aux expéditions françaises en Sonora (*La Grande flibuste*, *La Fièvre d'or* et *Curumilla*) ainsi que de *L'Eclaireur*, l'auteur anonyme de l'article fait d'Aimard un héritier multiple. Dans la grande catégorie des romanciers de l'Ouest, l'Allemand Karl Postl, le Français Ferry, le Britannique Mayne Reid et l'Américain Cooper ont déjà oeuvré à la réalisation d'un récit peu à peu unifié. Mais c'est à ces deux derniers surtout qu'Aimard doit être comparé. Ils possèdent chacun

une qualité qui fait défaut à l'autre :

« Bien que Cooper possède un grand talent pour inventer des histoires, le malheur est que ses récits sont confinés dans un espace restreint, [...] les tribus de l'Est [disparues]. [...] Mayne Reid, de l'autre côté, agit sagement en situant ses histoires parmi les tribus encore sauvages des prairies de l'Ouest. [...]. Malheureusement, quand vous avez lu un roman du Capitaine Reid, vous les avez tous lu. [...] Un autre [de ses] grand défaut [...] est l'absence d'intrigue [dans ses romans]. »¹¹

En somme, Gustave Aimard fait figure de sauveur du roman de l'Ouest : lui seul conjugue les qualités de Cooper et de Mayne Reid. Il ne se contente pas de mener des intrigues bâclées et de narrer des aventures anciennes des forêts du Nord-Est. C'est qu'il possède pour ce faire un grand avantage :

« Il a vécu longtemps [...] parmi les sauvages [...] comme fils adoptif d'une des plus puissantes nations indiennes. [...] Il a été tour à tour squatter, chasseur, trappeur et mineur. [...] Deux fois il a été mené au poteau de torture par les Apaches. »¹²

La figure d'Aimard aventurier de l'Ouest, romancier du vécu, ne faisant que raconter sa vie sans avoir besoin des artifices de l'imagination pour produire du sensationnel, a donc traversé l'océan. Mais un aventurier ne fait pas à coup sûr un écrivain. Dans le cas d'Aimard, les deux talents se joignent, puisqu'il possède « toutes les qualités d'un romancier »¹³. Et de fait ses descriptions des paysages comme ses intrigues emportent l'approbation sans bornes de leur critique. Pourtant Aimard n'est pas exempt de reproches. Deux sont de taille :

« Si nous devons lui trouver un défaut, [...] c'est d'investir ses personnages indiens de trop d'humanité, et de leur attribuer des traits qui sont généralement caractéristiques de la civilisation.

[...]

Il a la plus vigoureuse détestation pour les Yankees. »¹⁴

Cette détestation ne fait pas scandale, moins en tout cas que l'humanisation des Indiens qui caractérise souvent Aimard. L'explication en est simple : l'article, avant de parvenir à Boston, a paru d'abord dans une des principales revues littéraires de Londres, les *Bentley's miscellanies*. Le *Living age* avait été en effet dès sa création en 1844 voué à la diffusion américaine de sélections encyclopédiques d'articles britanniques. L'annonce qui y est faite d'une traduction imminente et bienvenue des romans d'Aimard se rapporte alors à la première édition desdits romans en langue anglaise, outre-Manche et non outre-Atlantique. Mais la reprise américaine de l'article anglais préfigure en fait la traversée océanique des traductions elles-mêmes. C'est donc à Londres que se forge à la fois le discours sur Aimard que reçoivent les Américains, et que le premier travail éditorial est engagé. L'initiative anglaise aurait pu demeurer cantonnée à l'Europe, et Aimard demeurer un auteur européen, dont le rôle aurait été de donner à voir l'Ouest à l'Europe. Mais les Américains ont choisi de l'importer, de lui faire poursuivre son trajet, de Paris à Londres et de Londres à la côte Est. Malgré son anti-américanisme et ses

chaleureux portraits indiens, Aimard est devenu un auteur populaire américain.

En 1862, comme l'anticipe le *Living age*, la maison londonienne Ward and Lock commence la publication des romans de Gustave Aimard, dans une traduction de Lascelles Wraxall. Celui-ci, auteur dans les genres les plus divers, s'était depuis quelques années fait une spécialité des écrits sur les Etats-Unis, et a perçu en Aimard un auteur susceptible d'éclairer ses compatriotes. Peut-être, en pleine guerre de Sécession, pensait-il que les sentiments pour le moins partagé qu'Aimard éprouvait pour les Etats-Unis pouvaient trouver un écho dans un public britannique dont les sympathies américaines étaient douteuses. Quelles que soient les motivations de Wraxall et de son éditeur, elles n'ont pas obéré les possibilités d'un accueil positif des mêmes oeuvres aux Etats-Unis.

Aussi dès la même année 1862 T. B Peterson, un éditeur de Philadelphie, entreprend en association avec F. A Brady, de New York, de diffuser aux Etats-Unis les traductions de Wraxall. L'entreprise est de courte durée et prend fin en 1864. En deux ans, ce sont sans doute sept romans d'Aimard qui ont franchi l'océan après avoir franchi la Manche. Peterson, en bon éditeur soucieux de vendre sa production, assure l'envoi des romans aux principales revues américaines. Le succès est très mitigé. L'*Atlantic Monthly* se contente de signaler régulièrement les oeuvres dans sa rubrique « livres reçus », et le *Scientific American* de noter que les amateurs de récits romantiques de vie au grand air trouveront là de quoi satisfaire leurs passions¹⁵. Le *Continental Monthly*, lui, renvoie Aimard à son « cantonnement » populaire, lorsqu'il rend compte de *The Pirates of the prairies* (*Les Pirates des prairies*) :

« Une romance particulièrement sauvage, entièrement envahie de sentiments, de « r-r-revanche » et autres attributs mélo-dramatiques. Son auteur est bien connu pour être un grand pourvoyeur de ce qui pourrait être appelé l'école des Apprentis-Tristement-Négligés, qui concerne aussi bien les auteurs que les lecteurs. »¹⁶

Faire parvenir les récits d'Aimard à ces revues des sphères intellectuelles était sans doute une erreur. C'était se tromper sur la place d'Aimard, qui est dans la sphère populaire du *dime novel*. Après l'abandon du projet de Peterson et Brady, c'est dans les périodiques de Beadles que les romans du Français trouvent naturellement leur place. Il en est ainsi en 1869 de *The Trail Hunter, or Red Cedar, the prairie outlaw*. L'intérêt de cette publication réside dans son titre même, car le récit original s'intitule plus simplement *Le Chercheur de piste*. Déjà Peterson et Brady, en 1862, avaient ajouté « *A Tale of the Far West* » afin d'éclairer la lanterne du lecteur américain et d'attirer l'attention sur l'ouvrage. Mais la modification apportée par Beadles va plus loin. Le héros du roman est le coureur des bois français Valentin Guillois, qui vient en aide à une grande famille mexicaine d'un Sud-Ouest encore mexicain qui doit lutter contre un double empiètement, celui d'un Etat mexicain ridiculisé et celui des *squatters* américains personnifiés par l'immonde Cèdre Rouge. Celui-ci, pour Aimard, incarne le mal absolu, il est le méchant sans nuances dont se nourrit le roman populaire. Or l'édition Beadles renverse le postulat et fait du Cèdre Rouge, devenu Red Cedar par une logique naturalisation, le vrai héros du récit. Le transfert américain des oeuvres d'Aimard ne peut s'effectuer sans un décalage du sens de l'intrigue vers la défense des intérêts américains. *Le Chercheur de pistes* devient alors un *dime novel* du type « *hors-la-loi* », et Red Cedar un *outlaw* positif,

celui qui défend la légitimité américaine contre la légalité mexicaine. Travaillé de la sorte, le matériau Aimard peut circuler aux Etats-Unis.

Néanmoins le pays ne l'a pas adopté au point d'en avoir une perception autonome, et la deuxième vague de diffusion des romans d'Aimard, à la fin des années 1880, doit tout, une fois de plus, aux milieux britanniques. En effet, entre 1876 et 1879 l'éditeur Maxwell entreprend de diffuser depuis Londres un corpus qui s'est très largement agrandi depuis quinze ans. La traduction n'est plus le fait de Wraxall, mais de Percy St John, une figure des milieux littéraires anglais qui avait de surcroît l'avantage de bien connaître la France pour avoir été témoin de la Révolution de 1848 tout en ayant dans les années 1840 déjà livré lui-même quelques romans de l'Ouest. Ses traductions, comme celles de Wraxall mais avec un délai beaucoup plus long, passent l'Atlantique.

Elles ne sont reprises qu'en 1888 et 1889 par John W. Lovell, qui les intègre à sa Lovell's Library, qui a vocation d'assurer « trois publications par semaine du meilleur des classiques et de la littérature contemporaine » dans les trois domaines de la « science, fiction, religion ». Les ouvrages de 120 pages sont vendus à 10 cents et contiennent des encarts publicitaires. Aimard est publié aux côtés de nombreux pasteurs, mais aussi de Dickens, Defoe, Cervantès, Alexandre Dumas, Emile Gaboriau, Henry Rider Haggard, ou Jules Verne. Lovell vend du *dime novel* mais a élargi le champ des publications habituelles du genre. Il affiche à son catalogue 28 romans de Gustave Aimard, dont il fait de manière réductrice un auteur de « *contes indiens* » pour la vente desquels il fournit un argumentaire :

« GUSTAVE AIMARD a été le fils adoptif d'une des plus puissantes tribus indiennes avec laquelle il vécut plus de quinze ans au coeur des Prairies, partageant ses dangers et ses combats, et l'accompagnant partout, le fusil dans une main et le tomahawk dans l'autre. Tour à tour squatter, chasseur, trappeur, guerrier et mineur, GUSTAVE AIMARD a traversé l'Amérique depuis les plus hauts sommets des Cordillères jusqu'aux rivages de l'océan, vivant au jour le jour, sans soucis du lendemain. En conséquence c'est seulement sa vie que GUSTAVE AIMARD décrit. Les Indiens dont il parle, il les a connu - leurs coutumes sont les siennes. »¹⁷

Somme toute, à travers le filtre britannique et malgré les railleries envers la littérature populaire comme les modifications des angles de vue des romans, le passage littéraire d'Aimard en Amérique révèle plutôt une permanence. Gustave Aimard est un témoin et non un auteur de fiction. D'Amyot en 1858 à Lovell en 1888, en passant par la presse britannique des années 1860, tous ont intégré ce fait, et les premiers s'en servent comme d'un argument de vente : l'authentique doit attirer plus que l'imaginaire. Les Etats-Unis, en ce sens, ne font que reprendre sans le modifier le discours sur Aimard, même s'ils sont tentés de modifier le discours d'Aimard lui-même. Le premier répond aux exigences éditoriales des deux rives de l'Atlantique, alors que le second mérite des adaptations pour entrer en concordance avec la culture nationale américaine. Car Aimard a beau être un témoin, il ne tire pas toujours de son expérience de l'Ouest ce que les Américains voudraient en entendre. Pour ceux-ci, Red Cedar est préférable à Valentin Guillois, et les « *contes indiens* » masquent la réalité hispanique si présente chez Aimard. Ce qui semble valider l'oeuvre d'Aimard réside donc bien plutôt dans le personnage d'Aimard lui-même que dans ses écrits. La construction de la figure de l'auteur

prend une importance telle qu'elle laisse à penser que l'expérience de l'écrivain est plus importante que ses écrits. L'Ouest prend une telle tournure mythique que sa seule mention suffit à valider ce qui en provient.

Son adoption par les Américains n'a pas nuit à la carrière littéraire d'Aimard en France. Dans les deux dernières décennies du siècle, des romanciers populaires ont bien ponctuellement utilisé l'Ouest, mais c'était alors, sous la plume de Louis Noir, Louis Bousсенard ou Paul d'Ivoi, comme une annexe ambiguë de l'espace colonial européen. En fait les plus diffusés des romans de l'Ouest en France, en ces années et pour longtemps, demeurent ceux de Gustave Aimard. Après la mort de leur auteur, les oeuvres sont pour une petite part ré-édités par F. Roy en 1890 et 1891, avant que Fayard ne prenne le relais. Une nouvelle formule est en effet apparue sur le marché du livre populaire au début du 20ème siècle, qui rapproche le modèle français du modèle américain du *dime novel*. Des collections naissent alors qui n'ont pas besoin du soutien du feuilleton, et qui publient dans des format de poches et dans des éditions de piètre qualité des ouvrages à fort tirages (de 60000 à 200000 exemplaires) et prix modique. La plus importante de ces collections est celle créée par Fayard en 1905, Le Livre populaire. Avant que beaucoup ne prennent la suite, Fayard s'est imposé comme leader sur ce marché, et propose à son catalogue 52 romans de Gustave Aimard. Longtemps après leur écriture, les récits d'Aimard demeurent les références françaises en terme de fiction de l'Ouest. Dans une des éditions mises sur le marché par Fayard, l'éditeur utilise comme argument de vente une version abrégée du texte publicitaire qu'Amyot avait inventé en 1858 :

« Ce ne sont pas des romans que M. Aimard écrit aujourd'hui, c'est sa vie qu'il raconte, ses espoirs déçus, ses courses aventureuses. En un mot, il a vu, il a vécu, il a souffert avec les personnages de ses récits. »¹⁸

C'est l'histoire d'un double mythe qui a été tracée ici : celui de Gustave Aimard et celui de l'Ouest. L'oeuvre de Gustave Aimard n'aurait en effet pas eu la résonance qu'elle a eu sans que soit construit par l'auteur et ses éditeurs une figure mythique d'aventurier-romancier qui brode sur une trame sans doute réelle des fioritures romantiques. Ce n'est que par ce biais notamment qu'Aimard a pu franchir l'océan une deuxième fois : après le premier passage, migratoire, le second, littéraire, n'était guère évident au vu de la teneur des romans en question. Si les Etats-Unis ont accueilli Aimard, c'est parce qu'ils pouvaient se l'appropriier, le faire autochtone. C'est en fait la nature de la terre de l'Ouest qui rend l'adoption d'Aimard possible. L'Ouest est porteur de tels mythes qu'il en devient magique, que sa puissance américanise les actes de celui qui le foule, et donc la prose d'Aimard.

Bibliographie :

Bastaire, Jean (2000) : "Les trente premières années de Gustave Aimard". *Rocambole*, 13 (hiver 2000), p. 13-26.

Billington, Ray Allen (1981) : *Land of savagery, land of promise : The European image of the American frontier in the nineteenth century*. New York, Norton, 1981, 364 p.

Bleton, Paul (2002) : *Western, France. La place de l'Ouest dans l'imaginaire français*. Amiens, Encrage, 2002, 319 p.

Bold, Christine (1987) : *Selling the Wild West: Popular Western Fiction, 1860 to 1960*. Bloomington, Indiana University Press, 1987, 215 p.

Brown, Bill (1997) : *Reading the West : An Anthology of dime westerns*. Boston, Bedford Books, 1997, 516 p.

Les Cahiers pour la littérature populaire, 7 (automne-hiver 1986).

Cawelti, John: *The Six-gun mystique*. Bowling Green, Bowling Green University Popular Press, 1971, 138 p.

Chouleur, Jacques (1982) : "Le Far West de Gustave Aimard", dans *Les Américains et les autres*. Marseille/Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence/Jeanne Laffite, 1982, p. 169-185.

Gjerde, Jon (1997) : *The Minds of the West: Ethnocultural evolution in the rural Middle West, 1830-1917*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997, 426 p.

Jones, Daryl (1978) : *The Dime Novel Western*. Bowling Green, Bowling Green University Popular Press, 1978, 186 p.

Kalifa, Dominique (1995) : "Le roman populaire peut-il être source d'histoire ?", dans Migozzi (Jacques) dir., *Le roman populaire en question(s)*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1995, p. 599-613.

Kalifa, Dominique (2001) : "Les embarras de l'historien". *Belpégor*, 1, 1 (novembre 2001).

Le Rocambole, 13 (hiver 2000).

Slotkin, Richard (1973) : *Regeneration through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600-1860*. Middletown, Wesleyan University Press, 1973, 670 p.

Slotkin, Richard (1985) : *The Fatal Environment. The Myth of the Frontier in the Age of Industrialization, 1800-1890*. New York, Atheneum, 1985, 636 p.

Slotkin, Richard (1992) : *Gunfighter Nation: The Myth of the Frontier in Twentieth-Century America*. New York, Atheneum, 1992, 850 p.

Smith, Henry Nash (1967) : *Terres vierges. De l'Ouest américain considéré comme symbole et comme mythe*. Paris, Seghers, 1967 [1950], 509 p.

Venayre, Sylvain (2001) : "Gustave Aimard et la flibuste : un phénomène de sédimentation culturelle dans les années 1860", dans Roquemora (Sylvie) et Linon-Chipon (Sophie) éd., *Les Tyrans de la mer. Pirates, corsaires et flibustiers*. Paris, Publication de l'Université Paris-Sorbonne, 2001. Texte communiqué par l'auteur.

Witkowski, Claude (1997) : *Les éditions populaires, 1848-1870*. Paris, G.I.P.P.E, 1997, 429 p.

¹  Sur la littérature populaire française à thématique western, voir Bleton, Paul

(2002). Les auteurs populaires ont longtemps eu mauvaise presse : Ray Billington et ses épigones les accusaient par exemple d'avoir « désinformé » les Européens. Voir entre autres Billington, Ray Allen (1981). Il est pourtant nécessaire de les réintégrer au cours de l'histoire ; voir pour ce faire un point de vue théorique dans Kalifa, Dominique (1995, 2001).

²  Les exercices biographiques sont pour l'instant vains, comme en témoigne récemment Bastaire, Jean (2000). Sur l'oeuvre, voir le dossier Aimard dans le même numéro de *Rocamboles*, ainsi que Chouleur, Jacques (1982), *Les Cahiers pour la littérature populaire*, 7 (automne-hiver 1986). Venayre, Sylvain (2001) "Gustave Aimard et la flibuste : un phénomène de sédimentation culturelle dans les années 1860".

³  Aimard (Gustave), *Le Chercheur de pistes*. Paris, éd. la Bruyère, 1949 [1858], p. 127.

⁴  Pierre Larousse affirme dans son dictionnaire qu'il fut garde mobile : Larousse (Pierre), *Grand Dictionnaire universel du 19ème siècle*. Paris, Larousse, tome seizième, supplément, 1878, p. 43.

⁵  Ibid.

⁶  Pour les détails bibliographiques, voir Witkowski, Claude (1997), et le *Rocamboles* (2000).

⁷  La littérature sur le mythe de l'Ouest est abondante. Les grands classiques en sont Smith, Henry Nash (1967) et Slotkin, Richard (1973, 1985, 1992).

⁸  Gjerde, Jon (1997).

⁹  *Rocamboles* (2000), p. 80.

¹⁰  Cawelti, John (), Jones, Daryl (1978), Bold, Christine (1987), Brown, Bill (1997).

¹¹  "Gustave Aimard". *The Living Age*, 68, 873 (February 1861), p. 466-467.

¹²  Ibid., p. 468.

¹³  Ibid., p. 468.

¹⁴  Ibid., p. 469-470.

¹⁵  *Scientific American*, 9, 6 (August 1863), p. 83.

- 16  *Continental monthly*, 3,3 (March 1863), p. 378.
- 17  Texte inséré dans chacun des romans d' Aimard publié par Lovell.
- 18  Texte publicitaire de la quatrième de couverture d'une édition Fayard des Gustave Aimard du début du 20ème siècle.